

Garniouze Ink.



Ce que j'appelle oubli

« Quand il est entré dans le supermarché, il s'est dirigé vers les bières. Il a ouvert une canette et il l'a bu. À quoi a-t-il pensé en étanchant sa soif, à qui, je ne le sais pas. Ce dont je suis certain, en revanche, c'est qu'entre le moment de son arrivée et celui où les vigiles l'ont arrêté, personne n'aurait imaginé qu'il n'en sortirait pas ». Laurent Mauvignier, *Ce que j'appelle oubli*
© 2011 by Les Editions de Minuit

GARNIOUZE INK.

Garniouze expérimente le Théâtre de rue depuis 34 ans, tout d'abord avec Okupa Mobil et le Phun dans les années 90 et 2000 avant que de monter sa propre maison en 2009.

Accompagné de François Boutibou et d'Olivier « Rital » Magni aux expériences tout aussi riches, l'identité du groupe se révèle à travers l'exploration d'œuvres littéraires fortes et politiquement engagées.

Garniouze ink. entame avec « Ce que j'appelle Oubli » le troisième volet de ses œuvres monologuées : Le soliloque (avec Rictus d'après les Soliloques du pauvre de Jehan Rictus), l'énumération (avec « Je m'appelle » d'Enzo Corman), l'adresse introspective (avec *Ce que j'appelle oubli* de Laurent Mauvignier). Ce triptyque consacré à la mise en rue de textes d'auteur autour de trajectoires de vie en marge se clôture par cet écrit dense, en un souffle, une apnée verbale en une seule et unique phrase.

AVEC

Texte : Laurent Mauvignier

Mise en scène : Christophe « Garniouze » Lafargue & Judith Thiébaud

Interprètes : François Boutibou, Christophe « Garniouze » Lafargue, Olivier « Rital » Magni

Création sonore et musique : François Boutibou & Agustin Barrios

Régisseur général : Olivier « Rital » Magni

Accessoirisation : Marc Ménager

Machinerie : Morgan Nicolas

Peinture : Bébert Charpeill

Production & diffusion : Mathilde Corbière et Anna Delpy

Production déléguée : Les Thérèses

Durée du spectacle : 1h20 / Conseillé au plus de 10 ans

Garniouze Ink – Tournefeuille/Occitanie

Introduction, du goudron et des plumes

Après les spectacles RICTUS (2011) extrait des « Soliloques du pauvre » de Jehan Rictus paru en 1897 et JE M'APPELLE (2017) tiré de « Je m'appelle » d'Enzo Cormann écrit en 1999, Garniouze Inc. souhaite explorer aujourd'hui « Ce que j'appelle oubli » de Laurent Mauvignier sorti en 2011. Et ce, sous le titre éponyme : CE QUE J'APPELLE OUBLI .

Depuis sa création en 2009, la compagnie Garniouze Inc. portée par Christophe Lafargue s'est fixée comme ligne artistique d'interpréter des textes dans et pour l'espace public, pavés arpentés depuis 33 ans maintenant.

Garniouze, alias Christophe Lafargue, a toujours privilégié la place du texte dans la rue. Des mises en scène originales de textes toujours issus de travaux d'auteur-e-s « Il y a beaucoup d'écrivains, assez peu d'auteurs » pestait Rimbaud. Parce que le génie de l'écrit n'est pas à la portée de tous-tes, parce qu'il y a des textes qui ne sont ou ne peuvent être dits par celles ou ceux qui les écrivent ou les ont écrit, Garniouze a fait le choix de se poser comme un vecteur d'oralité, un simple conducteur, un transmetteur, un interprète (interpres=agent entre deux parties, intermédiaire ; celui qui explique) qui porte et interagit avec les écritures de théâtre, de romanciers ou de poètes depuis 2009. Sans fausse modestie mais avec la lucidité de savoir ce que veut dire « ECRIRE », il a fait le choix de laisser la plume aux autres et de s'affirmer sur le goudron, prenant sa part et son expression dans le jeu et la mise en bouche et en corps. En cela, il est « auteur d'espaces », et y pose sa patte d'acteur, de comédien et de metteur en scène dans et pour l'Espace Public, dans la rue.

Le texte, l'histoire dépeinte dans « Ce que j'appelle oubli », vient de là, du bitume, et colle à son esprit. «...et qu'on a entendus dans les rues et les journaux, jetés sur la voie publique, comme pour y faire pousser des fleurs (comme si toute la vérité du monde tenait là dedans !)...». C'est là que l'histoire se trame, qu'elle se raconte, s'amplifie, comme une tumeur. C'est là qu'elle se doit d'être dite aussi; un récit aux airs de rumeur publique qui hante les trottoirs, dit par un récitant qui nous paraît fantôme.



« Ce que j'appelle oubli » est librement inspiré d'un fait divers, survenu à Lyon en décembre 2009 : dans un supermarché, au rayon des bières, un homme se saisit d'une canette, l'ouvre et la boit sur place, les agents de sécurité le cernent et l'emmènent à l'arrière du magasin d'où il ne ressortira pas vivant, battu à mort.

L'auteur se saisit de cette terrifiante histoire vraie pour exprimer en un texte court et très dense la brutalité impensable et insoupçonnée de notre monde. Par la violence des coups donnés et reçus, physiquement, moralement, socialement, l'auteur révèle ce que le monde moderne fabrique de maltraitance, de brutalité et d'injustice dans son corps social.

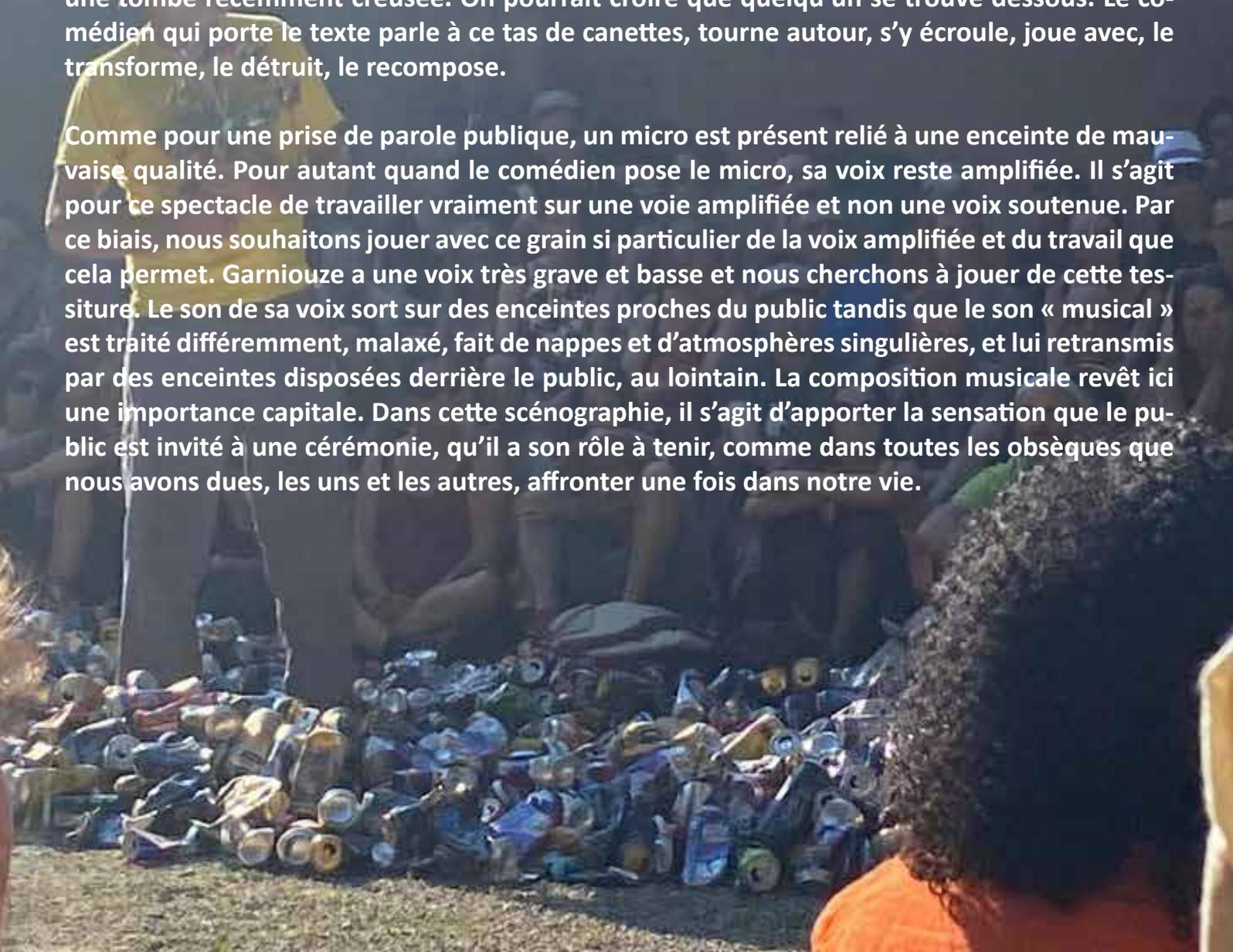
tu ne crois pas que si les gens voulaient, ça vaudrait le coup d'attendre le plus longtemps possible de ce côté-là de la vie ?

Ce texte est composé d'une seule phrase qui ne commence pas (absence de majuscule) ni ne se termine (pas de point final), avec pour seule ponctuation, des tirets, des virgules et quelques points d'interrogations qui, ça et là, relancent de manière continue le flot de la pensée. Par ce biais, les mots imposent un rythme et un souffle unique quand il n'y en a justement plus, le protagoniste mourant asphyxié par ses bourreaux. Cet aspect du texte est ce qu'il y a de plus saisissant, au-delà de l'horreur qui nous étreint, imprimant par là une perception rythmique unique, qui est en soi une prouesse littéraire, un pari à tenir en terme de jeu. Le narrateur est « un témoin fantôme » de l'évènement, qui livre petit à petit les points de vue des différents protagonistes. Il s'attache à dépeindre le récit minutieux et précis du déroulement de l'évènement et de ses conséquences. Ici les faits sont bruts. La description (décors, couleurs, odeurs) participe au réalisme et à l'insupportable exacerbés par cette étrange impression de calme et de tranquillité face à l'horreur de ce qui nous est raconté. Le récitant qui semble connaître intimement la victime (et qui paraît pourtant évanescant), s'adresse au frère du défunt, nous. Il plonge de fait le lecteur-trice/auditeur-trice/spectateur-trice dans une traversée intime du récit, de manière concernée. Au delà de la chronique des faits qui occupe la première partie, on plonge lentement vers un regard et une pensée plus globale, qui ouvre notre perception sur le champ social. De victime, on devient bourreau, juge, procureur, policier, journaliste, médecin légiste, voisins... Enfin, dans un troisième temps, l'auteur s'attache à la personnalité de la victime, à son intime. Il finit par lui donner la parole pour servir un ton fait d'inimaginables, d'espoirs et de possibles. Cette histoire singulière et terrible raconte notre société moderne, ses déviances, ses injustices, et malgré tout, ses espérances aussi.

Une scénographie pour l'espace public

À la manière d'un hommage de rue, des obsèques oniriques sont rendues à la victime. Autour d'un campement de fortune, un groupe de personnes convie le public pour une oraison funèbre, un temps partagé, une évocation de sa vie. Ce que l'on nomme ici campement est façonné d'une petite cabane qui sert pour la régie et pour piloter le son. On peut supposer que c'est un lieu de vie. À son côté, un petit atelier à l'air libre où sont empilés, en tas et au sol, des tas de canettes triées par coloris. Un homme s'y affine pour fabriquer des petits objets artisanaux (lanterne, voiture jouets, cendrier...). Il alimente également un feu destiné à couler une fonte d'aluminium. Dans un creuset il dépose des canettes qui vont fondre le temps du spectacle pour fabriquer un objet, en l'occurrence un couteau (...et ils parleront d'un couteau que personne ne retrouvera jamais...). On laisse à croire que nous sommes parmi des ferrailleurs, des artisans de rue qui utilisent la canette comme ressource et matière première. L'acteur qui délivre le texte est assis sur un des bancs et sièges de récupération qui servent d'assises pour le public. Il fait partie de l'audience. Le public est installé sur un gradinage de récupération fait en deux parties et qui, à la manière d'un bifrontal encadre un tertre fait de canettes de bières. Dans l'imaginaire de tous, il rappelle le monticule de terre qui recouvrirait une tombe récemment creusée. On pourrait croire que quelqu'un se trouve dessous. Le comédien qui porte le texte parle à ce tas de canettes, tourne autour, s'y écroule, joue avec, le transforme, le détruit, le recompose.

Comme pour une prise de parole publique, un micro est présent relié à une enceinte de mauvaise qualité. Pour autant quand le comédien pose le micro, sa voix reste amplifiée. Il s'agit pour ce spectacle de travailler vraiment sur une voix amplifiée et non une voix soutenue. Par ce biais, nous souhaitons jouer avec ce grain si particulier de la voix amplifiée et du travail que cela permet. Garniouze a une voix très grave et basse et nous cherchons à jouer de cette tessiture. Le son de sa voix sort sur des enceintes proches du public tandis que le son « musical » est traité différemment, malaxé, fait de nappes et d'atmosphères singulières, et lui retransmis par des enceintes disposées derrière le public, au lointain. La composition musicale revêt ici une importance capitale. Dans cette scénographie, il s'agit d'apporter la sensation que le public est invité à une cérémonie, qu'il a son rôle à tenir, comme dans toutes les obsèques que nous avons dues, les uns et les autres, affronter une fois dans notre vie.



Le récitant s'adresse au public comme si, individuellement, il était frère de la victime. En cela l'adresse et le tutoiement se doit d'être indivisible et, pourtant, chacun-e doit se sentir concerné-e. Il faudra regarder le public dans les yeux et que chaque mot atteigne la personnalité de chacun. Dans son rapport intime à la victime d'une part, que l'on se transpose dans ce qui paraît très personnel, mais aussi dans ce que chacun de nous exprime de composant du corps social. Comment chacun-e de nous est Société. Le public sera installé en bifrontal, face à face, de manière à ce que les regards se croisent, que l'on soit mis face à l'autre « ...même s'il y avait ce silence et ce vide étrange quand il vous arrivait de vous retrouver, l'étonnement et la joie de vous rencontrer alors que vous étiez incapable de rien partager d'autre que ce tremblement d'être ensemble, et ce silence épais comme votre amour de frère, aussi opaque que vous restiez muet l'un en face de l'autre,... ». Cette dimension communiant dans le public, éprouvée dans Rictus notamment (proximité, déambulation, changement de place, nouveaux « voisins »), porte le groupe et l'individu dans un « ailleurs », où le partage de l'émotion de façon collective ravive et enflamme celle de chacun.



Le style de Laurent Mauvignier



Dans cet ouvrage, tout tient en une seule phrase. Là où l'on nous a toujours enseigné de ne pas faire de formules trop longues ou bien qu'il fallait s'en tenir à un « sujet+verbe+complément », Laurent Mauvignier se joue de ces injonctions purement scolaires pour nous étouffer de mots et d'images, à l'instar de la victime. De par l'afflux de figures, et de par la relance rythmique incessante, Il nous fait redécouvrir l'immense possible du style narratif. C'est du très haut débit où le fil de l'histoire et son « flow » ne s'arrête jamais. Certainement pour mieux restituer la perte de souffle de cet homme et d'une manière effrénée, cette vie qui s'en va, le refus de la voir partir.

Je ne suis ni professeur en littérature comparée, ni sémiologue, ni linguiste, mais en tant qu'amateur de « langue bien pendue » et d'agencement de mots, une seule lecture d'un des ouvrages de Laurent Mauvignier permet à chaque lecteur de découvrir la force de cet auteur, notamment dans son rapport unique à l'écriture, découvrant une grande qualité et singularité stylistique. Dans chacun de ses écrits, l'auteur déploie un langage en une écriture singulière et syncopée, où il maîtrise à merveille l'orfèvrerie de la ponctuation, «son style déferlant, ses phrases longues et sinueuses, son art de l'apnée vorace » écrivait Marine Landraut, critique littéraire. Le jeu qu'il fait des figures pronominales et l'art de dépeindre des instantanés de vie est ramené au rang d'art littéraire au sens propre du terme. La façon de traverser les sentiments et la fulgurance des pensées des protagonistes est restituée dans une forme unique. Il dépeint les choses du quotidien qui pourraient sembler sans saveur et ineptes et les fait ruisseler pour enluminer les sentiments de l'âme. Le style de Laurent Mauvignier est très personnel, ciselé, affuté. Son oeuvre est maintenant étudiée et décortiquée sous toutes les coutures et sujette à de nombreuses thèses en doctorat. Il est également repris et scénarisé pour le cinéma (*Continuer, Des hommes*)

Ce style m'a tout de suite interpellé, moi qui suis attaché à la forme autant qu'au fond, comme en attestent mes tentatives précédentes. Ici, le texte ne subira aucune coupe ni « trafic » d'aucune sorte et sera dit intégralement. L'unicité de cette phrase oblige à tenir un rythme enivrant qui accentue fortement le malaise perçu à l'écoute de ces mots.



photo Anna Delpy